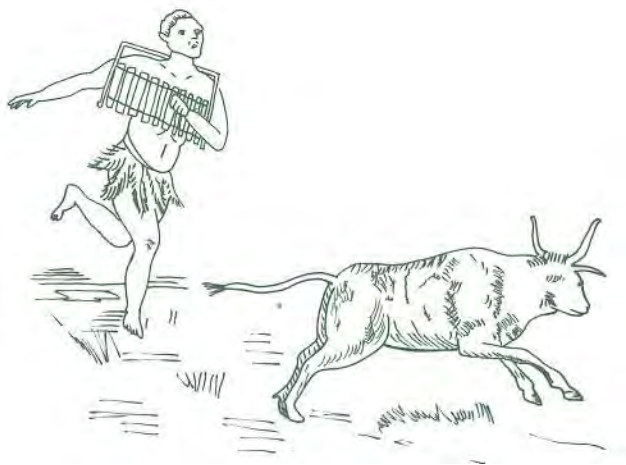


Henri-Alexandre Junod

*Les contes
des Ba-Ronga
(Mozambique, Afrique du Sud)*



KARTHALA

Les contes des Ba-Ronga

Les vingt-quatre contes de ce recueil ont été recueillis il y a près de cent trente ans au sud du Mozambique et dans ce qui est devenu la province sud-africaine du Transvaal.

L'auteur du recueil, Henri-Alexandre Junod, un missionnaire suisse protestant originaire du Jura neuchâtois, célèbre ethnographe, fêru de botanique et surtout d'entomologie, a accordé aux textes le même souci de précision qu'il mettait dans ses travaux de naturaliste. Cela nous vaut une anthologie d'une grande fraîcheur où tout sonne juste. On ressent aussi tout le respect et toute l'admiration que Junod avait pour ses conteurs et conteuses.

Le livre est divisé en quatre parties: (1) les contes d'animaux (où l'on voit toute une petite faune aux prises avec beaucoup plus gros qu'elle); (2) la sagesse des petits: les plus faibles des humains, par leur intelligence ou par le secours surnaturel qu'ils savent obtenir, triomphent de la condition humiliante dans laquelle ils étaient maintenus; (3) les contes d'ogres: ces personnages monstrueux sont parfois difformes, parfois mangeurs d'hommes, mais toujours effrayants; (4) les contes moraux mettent en scène des personnages qui refusent de se plier aux règles de la société, faites de respect pour l'autorité parentale, notamment, et qui apprennent leurs torts à leurs dépens.

Le conte du Petit Détesté, l'un des plus longs, nous fait voir un homme, marié à plusieurs épouses qui, à sa grande satisfaction, lui mettaient au monde des souris; sauf l'une qui n'accouchait pas: on la méprisait et on lui jetait de la cendre. Sur les conseils de la Colombe, elle s'entaille le genou et y introduit un pois, qui deviendra un véritable enfant. Sa mère est obligée de le confier à l'Hippopotame, qui l'emmène avec lui dans le fleuve...

Contes et légendes

Collection dirigée par Henry Tourneux

LES CONTES DES BA-RONGA
(MOZAMBIQUE, AFRIQUE DU SUD)

Visitez notre site :
www.karthala.com
Paiement sécurisé

Couverture : Nabanji, la jeune fille Licorne
(Junod 1897, p. 251).

© Éditions KARTHALA, 2019
ISBN : 978-2-8111-2503-5

Henri-Alexandre Junod

Les contes des Ba-Ronga

(Mozambique, Afrique du Sud)

avec une introduction
par Henry Tourneux

Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris

La présente édition reprend la majeure partie de l'ouvrage original suivant (12 x 18 cm, 327 p., 1897) :

LES CHANTS
ET LES CONTES
des Ba-Ronga

DE LA BAIE DE DELAGOA

RECUEILLIS ET TRANSCRITS PAR

HENRI - A. JUNOD

de la Mission romande.



LAUSANNE

Georges Bridel & C^{ie} éditeurs.

Introduction

Henri-Alexandre Junod

Biographie

Henri-Alexandre Junod¹ est né le 17 mai 1863 à Chézard-Saint-Martin (Jura neuchâtelois, Suisse) dans une famille protestante très religieuse, – son père devint pasteur (Église réformée évangélique) en 1867. Henri-Alexandre avait un frère et trois sœurs. Après des études primaires et secondaires, malgré un vif attrait pour les sciences, H.-A. entre en 1881 à la Faculté de théologie de l'Église indépendante de Neuchâtel. Il perd son père en octobre 1882. Fin 1885, il est consacré pasteur. Il exerce son ministère dans la région, épouse Émilie Biolley, sa cousine germaine, avant d'être désigné pour aller en mission à la baie de Delagoa (Mozambique).

Embarqué avec son épouse sur le Tartar, il arrive à Lourenço-Marques le 29 juin 1889. Peu après, les jeunes époux s'installent à Rikatla, à 25 km au nord de Lourenço-Marques, où H.-A. commence à apprendre la langue

1. Toutes les données biographiques sur Henri-Alexandre Junod proviennent de l'ouvrage hagiographique de son fils Henri-Philippe (1934).

locale (le *ronga*) et il se met à collectionner des échantillons de plantes et d'insectes. En seize mois, il réussit à récolter plus de trois cents plantes différentes entre Lourenço-Marques et Rikatla (Harries, 2012, p. 45).

Le 8 juin 1891 lui naît une fille prénommée Anne-Marie, qui devra bientôt (1894) rentrer en Suisse pour échapper à la malaria. Au même moment, H.-A. Junod est affecté à Lourenço-Marques. En juin 1896, la famille Junod rentre en Europe, perdant en route une petite Elizabeth.

De juillet 1896 à avril 1899, le missionnaire séjourne en Suisse, mettant à profit son temps pour rédiger une grammaire *ronga*, les *Chants et contes des Ba-Ronga*, et poursuivre la traduction de la Bible. En 1898 paraît la première version de sa grande monographie sur les Ba-Ronga.

Nommé directeur d'une école d'évangélistes à Shilouvane (Transvaal oriental, Afrique du Sud), Junod retourne en Afrique en 1899, avec son épouse et le petit garçon qui leur était né entre-temps. Il se remet à herboriser et accumule plusieurs milliers d'échantillons botaniques.

En juillet 1901, la femme de Junod succombe à la maladie et le veuf est contraint de renvoyer en Suisse son jeune fils.

Le 17 mars 1904, Junod épouse à Zurich Hélène Kern de Schulthess (qui finira tragiquement à son tour à Lourenço-Marques en 1917). De juin 1904 à juillet 1909, nouveau séjour en famille en Afrique, où les Junod perdent une fillette âgée d'un mois.

De juin 1909 à mars 1913, les époux Junod sont en congé en Suisse. Ils retrouvent Rikatla en juillet 1913 pour s'occuper de l'école des évangélistes, mais Hélène

Junod ne supporte pas le climat insalubre et elle succombe à son tour.

Junod se remet à sa véritable passion : l'entomologie. Il avait précédemment accumulé dans son « musée » de Rikatla, « un grand nombre de criquets, de sauterelles, de fourmis, d'araignées, de guêpes, d'abeilles, de Lépidoptères nocturnes, de mollusques, de lézards, de batraciens et, spécialement, de chenilles, de coléoptères, de punaises et de Lépidoptères diurnes » (Harries, 2012, p. 46 ; et Harries, 2007).

Après son retour définitif en Europe, H.-A. Junod enseigne à l'Université de Lausanne et produit de nombreuses communications pour des revues scientifiques (*Folklore, Man, Africa, Anthropolos*). C'est à cette époque qu'il publie les deux versions anglaises de son grand-œuvre : *The Life of a South-African Tribe*, qui lui vaut l'admiration des plus grands anthropologues. Il s'éteint le 22 avril 1934 à Genève. Outre sa réputation dans le domaine de l'ethnographie, il bénéficie encore de nos jours d'un grand respect en tant que naturaliste (botaniste et entomologiste) :

[II] découvrit de nombreuses plantes nouvelles au cours de ses années passées en Afrique du Sud et il est aujourd'hui reconnu comme l'un des botanistes pionniers de la région. Ses spécimens de plantes sont conservés dans les herbiers du monde entier (Harries, 2012, p. 46).

De nombreuses espèces d'arthropodes (coléoptères, hémiptères, arachnides, etc.) portent son nom ou ont été décrites par lui. On en trouve la trace notamment dans les publications scientifiques du *Bulletin de la société neuchâteloise des sciences naturelles* (1892, 1899) et du *Bulletin de la société vaudoise des sciences naturelles* (1899).

Les préjugés évolutionnistes de Junod

Comme nombre de ses contemporains, Junod voit dans les peuples africains l'image d'un stade primitif de l'évolution de l'humanité :

Ainsi nous avons dans le folklore africain un monument antique de l'activité littéraire de l'homme. Ces races noires, tout semble prouver qu'elles sont demeurées stationnaires durant des siècles : leur religion, leurs mœurs, leurs récits portent à un haut degré le caractère du primitif. Lors donc que nous écoutons leurs poètes, il semble que nous arrive un écho de ce temps très ancien où l'humanité commençait à bégayer. Nos pères ont dû passer par un stage semblable dans leur évolution. Et c'est pourquoi ces traditions nous intéressent et nous émeuvent, comme le parfum des premières violettes à la lisière du bois (Junod, 1897, p. 10).

Les préjugés évolutionnistes de l'auteur sont peut-être encore plus nets dans la citation suivante :

La vie d'une tribu sud-africaine est une collection de phénomènes biologiques qui doivent être décrits objectivement et qui sont du plus grand intérêt, car ils représentent un stade donné du développement humain (Junod, 1936, p. 11).

Malgré toute l'empathie dont il a fait preuve dans l'étude de la vie des Ba-Ronga, H.-A. Junod n'a pu se défaire du sentiment d'une supériorité de la « race » blanche. Sans y penser à mal, voici ce que son fils Henri-Philippe écrit de lui (1934) :

Sa conclusion est que l'indigène africain est un "attardé", et se basant sur des expériences récentes, il montre en terminant que cet attardé est parfaitement développable.

Il cite ensuite son père, qui fait un résumé de ses positions idéologiques, justifiant, à certaines conditions, la colonisation :

1° L'Africain est un homme. Il possède la dignité de l'être humain. Il a donc son but en lui-même et ne doit pas être envisagé par l'Européen comme un simple moyen, un moyen pour acquérir plus de richesse ou de gloire. [...]

Mais [l'Européen] ne doit pas réduire le noir à une forme quelconque d'esclavage et le contraindre par le travail forcé à faire réussir ses entreprises personnelles. Que le noir travaille librement. Il travaillera. La collaboration des deux races est nécessaire à l'humanité. Elle est désirable. La colonisation n'est pas mauvaise en soi. Mais que la colonisation prenne garde à ses méthodes. Elle ne sera légitime qu'à cette condition : que le noir y trouve son avantage aussi bien que le blanc.

2° L'Africain est un homme, mais il n'est pas exactement semblable à l'Européen. Il représente un type d'humanité qui a le droit d'exister et de se maintenir. Sans doute il est appelé à se transformer beaucoup pour se civiliser véritablement, et c'est à nous de lui en donner les moyens. Mais il a ses dons particuliers, ses traditions, un génie qui est bien à lui. Respectons-les. Respectons sa langue. Ne cherchons pas, par une assimilation hâtive, à faire de lui une copie servile du blanc.

Si ces principes sont loyalement observés, nous préparerons à l'Afrique un avenir lumineux. Sinon ce pourrait bien être la catastrophe.

En lisant ces lignes, on comprend immédiatement pourquoi le régime sud-africain de l'apartheid appréciait tellement le missionnaire Junod.

Qui sont les Ba-Ronga ?

Les Ba-Ronga font partie des Tsonga/Thonga, qui vivent au sud du Mozambique et au nord du Transvaal (Afrique du Sud). Soumis aux Zoulous au début du XIX^e siècle, ils ont reconquis l'usage de leur langue après la destruction de l'empire zoulou (Gérard, 1981, p. 203). La langue tsonga [S53] appartient au groupe Tshwa-Ronga du Bantu (Gowlett, 2003, p. 610-611). Le tsonga est actuellement une langue officielle d'Afrique du Sud.

H.-A. Junod a voulu à tout prix faire du ronga une langue distincte du tsonga. Pour cela, il s'est durement affronté avec son confrère Henri Berthoud qui s'opposait à une classification basée sur des critères culturels :

[En] 1897, Junod décrivait les Ronga comme un groupe culturellement homogène, qui se distinguait facilement des clans thonga qui vivaient plus au Nord. C'est plus tard seulement, probablement sous la pression de la mission, qu'il redéfinit la « tribu » thonga pour y inclure à la fois les Ronga et ce qu'il appelait les « clans du Nord » (Harries, 1995, p. 169).

Le fils d'H.-A. Junod reconnaît « l'erreur » qu'a faite son père en voulant faire du ronga une langue à part entière :

Les études linguistiques d'H. Junod l'avaient amené à un examen approfondi des divers dialectes du thonga, communément appelé aujourd'hui « changane » [changana] dans l'Afrique du Sud. En 1894, il fit un résumé de la situation telle qu'il l'entrevoyait alors, pour diriger la Mission dans son activité littéraire. Malheureusement, il ne pouvait avoir une idée exacte de l'étendue du pays thonga à ce moment-là. [...] Les discussions entre missionnaires, à cette époque, furent plutôt pénibles. Si Henri-A. Junod avait pu mieux comprendre le problème dans son ensemble, s'il avait pu, en vrai savant, prêter plus

d'attention aux observations de ses collègues du Nord, en particulier celles du regretté Henri Berthoud, s'il avait pu vérifier par de grands voyages, comme ce dernier, les renseignements donnés par les natifs, il est probable qu'aujourd'hui nous aurions une seule langue thonga. En effet, le recul que donnent les années permet de rendre justice à Henri Berthoud, un linguiste remarquable et trop tôt enlevé à la science et à son Église. Il avait compris que les Ba-Ronga ne forment qu'une petite partie de la grande tribu thonga, et que ce dialecte excentrique ne pouvait raisonnablement pas être grandi aux dépens de l'unité fondamentale d'une langue parlée par plus d'un million d'individus (H.-P. Junod, 1934, p. 20).

Les activités quotidiennes au village²

On note chez les Ba-Ronga une stricte division des tâches entre hommes et femmes. Les femmes (Junod, 1936, p. 317-320), en plus des tâches ménagères, travaillent la terre de leurs propres champs et cultivent les plantes alimentaires (patates douces, maïs, petit mil, sorgho, arachide, haricot, concombre, etc.). Elles vont aussi chercher le bois mort pour faire le feu, et elles puisent l'eau nécessaire. Elles fabriquent, en outre, les poteries.

Les hommes (Junod, 1936, p. 320-324) ont aussi leurs propres champs dont ils assurent principalement le labour, laissant aux femmes le reste (ensemencement, sarclage et récolte). Ce sont eux qui construisent les greniers et les séchoirs à arachide, et surtout, les huttes d'habitation dont la toiture en paille doit être renouvelée régulièrement, tous les deux ou trois ans. Le soin du

2. Nous décrivons ici les conditions de vie d'il y a plus d'un siècle, à l'époque où H.-A. Junod a recueilli ses contes.

bétail (bœufs et chèvres) est un travail exclusivement masculin ; les jeunes gens mènent les bœufs au pâturage ; les jeunes garçons assurent la traite et l'entretien de l'enclos (*kraal*) ; les plus jeunes mènent paître les chèvres. L'homme fabrique tous les objets en bois et en fer (mortiers, pilons, manches d'outils, sagaies, etc.). Le mari confectionne le porte-bébé en peau de gazelle, d'antilope ou de chèvre, dont l'épouse aura besoin pour porter son nourrisson. Il va aussi à la chasse et à la pêche.

La littérature orale des Ba-Ronga

Les genres littéraires

H.-A. Junod a porté un intérêt remarquable à l'ensemble des genres littéraires pratiqués par les Ba-Ronga :

Les genres que cultive la littérature [ronga] sont [...] la poésie sentencieuse ou didactique dans laquelle on peut ranger les proverbes et les énigmes, la poésie lyrique qui se compose d'un grand nombre de chants³ et la poésie narrative ou même épique qui embrasse les contes, histoires parfois très attachantes dont les héros sont des gens ou des animaux (Junod, 1898, p. 252).

3. Plus loin l'auteur dit avoir classé les chants qu'il a recueillis en neuf catégories : « chants de circonstance, de Rongué, d'amour, de noces, des porteurs, de deuil, des exorcistes, de chasse et de guerre » (*ibid.*, p. 263).

Le conte et la séance de contage

D'après cet auteur, les Ba-Ronga content⁴ tous les jours après le repas du soir. La séance commence habituellement par des énigmes « [m]ais invariablement on finit par le conte proprement dit, l'histoire merveilleuse qui tour à tour fait rire et fait trembler » (Junod, 1897, p. 69).

[La narration des contes] a lieu dans la soirée. Il est tabou de [conter] au milieu du jour. Ceux qui transgresseraient cette loi deviendraient chauves [...]. Quand la lune brille, quand le travail du jour est fini, tous les habitants du village se réunissent autour de l'un des feux pour se récréer. [...] On se divertit tout d'abord en jouant à une sorte de jeu d'esprit [...] qui consiste à deviner *où est le charbon* [...]. On se répartit en deux camps, d'un côté les femmes, de l'autre les hommes. Une des femmes place un morceau de charbon dans les mains d'une de ses partenaires en disant : [...] "Mange et sois rassasiée, ma fille !" Ensuite toutes deux présentent leurs mains fermées au camp adverse en disant : "[...] Devine !" L'homme qui leur fait face doit deviner dans quelle main le charbon est caché. Il effleure une des quatre mains de son doigt en disant : "Donne-le-moi ! Il est ici !" S'il est tombé juste, il a gagné et à son tour cache le charbon dans la main de l'un de ses partenaires (Junod, 1936, tome I, p. 331-332).

Ensuite, le jeu se poursuit : chacun à son tour essaie de faire craquer un doigt en tirant dessus. Celui ou celle qui n'y arrive pas est exclu de son camp. On passe alors aux énigmes que Junod appelle « antiphoniques » (*ibid.*,

4. Nous maintenons ici le temps présent, bien que la situation décrite par Junod ait dû profondément changer en plus d'un siècle.

p. 332). L'un des camps en énonce le premier membre, l'autre doit immédiatement enchaîner avec le deuxième. Le camp qui réussit le moins bien dans l'exercice doit « payer son échec en narrant des contes ».

Ces « énigmes en deux propositions » sont un genre difficile à comprendre, qui ferait appel davantage à la mémoire qu'à la compréhension :

[...] [L]es énigmes constituent une sorte de jeu de société que l'on pratique volontiers, le soir, pour alterner avec les contes. La plus habile des personnes présentes, celle qui posera les questions, commence par une espèce d'invocation dont je n'ai pu saisir la signification : "Noua nyanga mentchouti⁵ !" Puis, s'adressant à l'un des assistants, elle lui dit très rapidement : "Teka... teka... teka... teka... (prends, devine) héééé..." ; elle introduit ensuite sa question, laquelle forme la première phrase de l'énigme, après quoi l'interlocuteur doit répondre immédiatement en citant la sentence qui constitue la seconde phrase. S'il ne sait que dire ou s'il donne une réponse fausse, le premier lui dit : "Psi kou hloulile, cela t'a vaincu" et il s'en va vers un autre individu, tout en continuant ses teka-teka, lui poser la même question jusqu'à ce qu'il ait obtenu la réponse voulue. De là le nom de *psitekatekisana*, c'est-à-dire « choses à faire deviner », que l'on donne à ce jeu de société.

Il ne s'agit donc pas ici d'énigmes proprement dites qu'il faut résoudre en y apportant toute la sagacité et la réflexion voulues. On apprend par cœur les réponses et il suffit que l'on ait une bonne mémoire pour briller dans cet art [...] (Junod, 1898, p. 254).

5. Dans une publication ultérieure (1936, tome II, p. 159) Junod corrige cette transcription : « Nwanyanga mintjouti » qu'il traduit littéralement par « fils de la lune, ombres ».

Quand H.-A. Junod laisse supposer qu'il n'y a pas de lien sémantique ou logique entre question et réponse, il sous-estime manifestement ce genre. Voici deux exemples d'énigmes, suivies de leur réponse, qu'il fournit lui-même, où l'on devine aisément la métaphore :

Le lac sèche par ses bords.
L'éléphant meurt par une petite flèche » (*ibid.*, p. 255).

Quand les feuilles de courges remplissent un panier,
pourrais-tu les trier toutes ?
Quand des orphelins remplissent une maison, pourrais-tu
tous les nourrir ? (*ibid.*, p. 257).

Le contage n'est pas réservé à certaines personnes, chacun, jeune homme ou jeune fille, peut y aller de sa performance. Ce sont eux qui débudent la séance. Quand ils ont épuisé leur répertoire, le relais est pris par des « femmes d'âge mûr », qui sont « les vraies dépositaires de la tradition » (*ibid.*, p. 70-71).

La formule de clôture du conte

Les contes sont normalement clos par une formule stéréotypée et énigmatique, dont la fonction est de ramener l'auditeur dans le monde réel :

Quand un conteur arrive à la fin de son histoire, il conclut par les mots suivants : "Tjou-tjou... famba ka Gwambe na Dzabana !" – "Va-t'en chez Gouambé et Dzabana". Parmi les clans du Nord tout au moins, ces deux personnages sont censés avoir été le premier homme et la première femme [...] et je suppose que le but de cette sorte d'incantation est d'empêcher la merveilleuse histoire de hanter les auditeurs pendant la nuit, et de troubler leur sommeil par des rêves désagréables.

C'est un moyen de revenir du pays des fées aux réalités de la vie quotidienne ! (Junod, 1936, tome II, p.190-191).

Esthétique et littérature du conte

Si, selon H.-A. Junod, les contes sont « d'antiques compositions remontant à des temps préhistoriques » (1897, p. 74), et si l'ère de production des contes est maintenant terminée, il n'en demeure pas moins que la performance du conteur les réactualise en permanence :

[...] il ne faudrait pas croire que ce folklore ait été déjà stéréotypé depuis des siècles et qu'il ne se soit nullement transformé selon les circonstances et les lieux. Les conteurs usent souvent d'un certain procédé littéraire par lequel ils introduisent dans leur narration des traits empruntés à leur situation, à la localité dans laquelle ils se trouvent au moment où ils parlent (1897, p. 75).

Il est certain aussi que les conteurs opèrent des combinaisons, des groupements constamment nouveaux des éléments que leur fournit la tradition (*ibid.*, p. 76).

H.-A. Junod signale le procédé de la répétition, fréquemment utilisé dans les contes ; selon lui, la répétition aurait pour fonction de permettre de mieux savourer les éléments répétés (*ibid.*, p. 76). Les chants qui ponctuent les chantefables auraient, eux, une fonction mnémotechnique. Il parle de

ces courtes mélodies, très simples, parfois pures cantilènes, au moyen desquelles on agrémentait le récit. Le texte de ces petits chants a souvent un cachet archaïque marqué, et je croirais volontiers qu'ils se transmettent d'un conteur à l'autre avec plus d'exactitude que les autres parties de la narration. Qui sait s'ils ne forment pas intentionnellement comme une sorte de canevas, de

charpente pour les contes ? On en conserve le souvenir, grâce à la mélodie [...] (*ibid.*, p. 77).

H.-A. Junod a aussi perçu l'importance de la vocalité et de la mimique, dans le contage :

Tous les [conteurs] n'ont pas le même talent. Quelques-uns sont ternes, lents, ennuyeux. D'autres, par contre, racontent avec une vie, un entrain absolument remarquables, introduisant des onomatopées, des exclamations descriptives extrêmement pittoresques. [...] Peu de gestes, mais des éclats de regard, des modulations d'intonation, des grimaces expressives, une imitation fort amusante du parler des vieillards ou des petits enfants (*ibid.*, p. 78).

Les conteurs et conteuses de H.-A. Junod

H.-A. Junod, de la même façon qu'il tenait à mentionner le nom des assistants qui l'aidaient à effectuer ses collectes de plantes et d'insectes, cite nommément les conteurs et conteuses qui lui ont livré leurs textes (H.-A. Junod, 1897, p. 71-73), montrant par là le respect qu'il leur accordait et la gratitude qu'il avait envers eux :

Chihuyané [ou Chiguiyane] : « native du district de Chirindja, aux confins du pays ronga, elle était fixée depuis longtemps à Lourenço-Marques, où elle est devenue chrétienne baptisée dès lors Camilla » Sa photo figure en page 307 du recueil de contes (1897). Elle disposait d'un vaste répertoire de textes et « pouvait tenir en haleine son auditoire plusieurs soirées de suite avec ses contes, et certains étaient fort longs » (H.-A. Junod 1936, tome II, p. 190).

Sofia Médomingo : « une femme d'âge mûr qui a toujours vécu dans la ville même » ; elle connaît notamment un répertoire de contes influencés par des éléments portugais (contes non retenus dans le présent recueil).